

Société historique et archéologique de Château-Thierry

Fondée en 1864

Conseil d'administration

Président	M. Jean-Pierre CHAMPENOIS
Vice-présidents	M. Xavier de MASSARY
	M. Jean-Claude BLANDIN
Secrétaire	M. Pascal BEAUCREUX
Secrétaire adjoint	M. François BLARY
Trésorière	Mme Bernadette MOYAT
Trésorier adjoint	M. Bernard LANGOU
Conservateur des collection	M. François BLARY
Autres membres	Mme Catherine DELVAILLE
	Mme Bernadette GROCAUX
	Mme Anne-Marie HIGEL
	M. Alexandre LALOYAUX
	M. Tony LEGENDRE
	M. Raymond PLANSON
	Mme Bernadette PICHARD

Conférences de l'année 2006

4 FÉVRIER : *Louise-Marthe de Conflans-Coigny, un destin de femme à travers la Révolution et l'Empire* par Xavier de Massary.

Le texte de cette conférence sera publié dans les *Mémoires* de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne, année 2008, volume LIII.

4 MARS : *Les oubliés de l'histoire : les juifs au moyen âge à Château-Thierry* par François Blary

Les abbés érudits de Château-Thierry au XIX^e siècle, Hébert et Poquet, ont « oublié » de mentionner, dans leurs récits historiques sur la ville, le rôle de la communauté juive au moyen âge. Pour étudier l'évolution du quartier Saint-Crépin, la découverte d'un document conservé à la Bibliothèque nationale de France datant de 1311 apparaît comme essentielle. Il s'agit de l'échange entre Louis, fils aîné du roi de France Philippe IV le Bel, et les religieux de l'abbaye Saint-Pierre de Chézy-sur-Marne d'un *cens d'Abraham* ou d'« Habram », exercé sur les mai-

sons du quartier de Saint-Crépin. Ce cens pèse sur la communauté juive. Pas moins de vingt-sept maisons sont signalées. Les propriétaires de ces lieux ne portent pas de noms de consonance juive particulièrement remarquable, mais bien des noms « francisés ». Un schéma topographique de ces différentes maisons peut être reconstitué. Le premier élément marquant est l'organisation groupée autour de trois points clefs du paysage urbain : l'église Saint-Crépin, la halle et le quartier de la « Juïerie » situé au nord de cet ensemble. Il correspond à l'actuelle rue de la Madeleine. A Troyes et à Bar-sur-Aube, la rue de la Madeleine signale également le quartier juif. La « Juterie » forme le point de cristallisation originelle de ce peuplement juif au XII^e siècle, peuplement qui est très vite sorti des limites de ce « ghetto » puisque l'ensemble du quartier de Saint-Crépin est concerné par ce peuplement.

L'évocation des foires de Champagne à l'époque médiévale marque l'importance et l'abondance de la circulation des denrées de toutes sortes. Au Moyen Age, le métier de changeur, de banquier, de prêteur à intérêt a été particulièrement exercé par des classes d'individus désignées sous les noms de Lombards, de Caorsins et de Juifs. L'apparition d'un quartier nommé « Juïerie » au nord de la place du marché et à l'extérieur de l'enceinte urbaine est précoce. La plus ancienne mention de cette communauté à Château-Thierry est connue par les chroniques de Philippe Auguste par Rigord. Les juifs de Château-Thierry sont évoqués lors de l'exposé au roi des foyers tossafistes à la fin du XII^e siècle. Le 25 Juin 1240 se tint à Paris un colloque sur les écrits talmudiques au palais du roi, sous la présidence de Blanche de Castille. Samuel ben Salomon de Château-Thierry, connu également sous le nom de Sir Morel, y apparaît comme un des quatre défenseurs. La comptabilité du domaine comtal à la fin du règne de Thibaud IV, mentionne également des juifs à Château-Thierry ainsi qu'à Meaux, Coulommiers et Oulchy-le-Château.

Cette communauté de marchands est surtout un foyer tossafiste, disciple de Rashi de Troyes (1040-1105). L'œuvre de Rashi constitue l'aspect le plus éclatant de la vitalité des communautés juives au nord de la Loire. Par son enseignement et ses commentaires de la Bible et du Talmud, Rashi exerça une influence profonde non seulement sur la vie spirituelle juive mais aussi sur les théologiens chrétiens. La relation entre l'abbaye de Chézy et la présence de cette communauté au nord de son domaine de Saint-Crépin est intéressante à noter. Cet échange spirituel donne une dimension moins réductrice à cette communauté juive qu'une simple indication économique. Les tossafistes, dès la mort de Rashi, essaient, fondant de nombreuses communautés dans des villes aussi diverses que Paris, Meaux, Château-Thierry ou encore Ramerupt. Ils poursuivent dans les synagogues et les écoles tossafistes, l'œuvre du maître. Leur rayonnement fut très important. Il est probable que dès l'installation de la place du marché, sous la double attention du pouvoir comtal de Champagne et monastique de l'abbaye de Chézy, cette communauté a contribué au développement de l'économie locale et œuvré à sa quête spirituelle.

En 1284, la prise de possession du comté par Philippe IV marque un tournant décisif et brutal pour la communauté juive de Champagne : le roi exige un don de

leur part de 25 000 livres. En 1317, le quartier de la « Juierie » a très certainement été détruit intentionnellement, puisque, dans un mandement adressé au bailli de Vitry, les juifs de Château-Thierry veulent poursuivre les auteurs de violences et du saccage des maisons et de la synagogue. Cette plainte fait suite au pillage de la synagogue, notamment à la violation du tabernacle et au vol des rouleaux de la loi, ainsi qu'aux exactions perpétrées dans les maisons attenantes. La communauté invoque la protection que le roi leur a accordée en ses terres de Champagne, respectant ainsi les principes d'accueil de ce comté avant le rattachement à la couronne. Ce « pogrom » au vu de la politique royale du XIV^e siècle, notamment celle de Philippe IV, n'a pas dû entraîner de poursuites judiciaires mais, bien au contraire, l'évacuation de la population juive de ce quartier. Le quartier de la « juierie » disparaît d'une manière certaine, en 1352, lors de l'extension du cimetière de l'église Saint-Crépin.

6 MAI : *La restauration de l'église Saint-Crépin : travaux en cours et perspectives* par Thierry Algrin, architecte en chef des monuments historiques.

M. Algrin retrace rapidement l'histoire de Saint-Crépin, église reconstruite à la fin du XV^e siècle après les destructions de la guerre de Cent Ans. Cette église se caractérise par trois nefs de hauteurs sensiblement égales sans transept. La nef centrale n'est éclairée que par les baies des bas-côtés qui ont une surface importante. Les baies du bas-côté nord ont été garnies récemment de vitraux modernes.

La principale campagne de restauration en cours concerne la toiture, les charpentes et les couvertures. Les charpentes ont subi de nombreuses transformations. Jusqu'au début des années 1790, il y avait une flèche représentée sur des vues anciennes de Château-Thierry. Cette flèche, abattue par une tempête, a endommagé la toiture nord qui a été reconstruite au plus simple en un seul pan couvrant la nef principale et le bas-côté. Techniquement, cette situation ne pouvait pas être conservée pour des raisons de pente.

Il subsiste la « souche » de la flèche dans la charpente actuelle. Pour des raisons financières, il a été décidé de ne pas reconstruire cette flèche qui était probablement couverte d'essentes. Par contre, sur proposition de M. Algrin, il a été décidé de reconstruire le bas-côté nord à l'identique du bas-côté sud, c'est-à-dire reconstituer les pignons disparus. Cette tranche est achevée.

Les travaux en cours ont également pour objectif de régler le problème de l'écoulement des eaux de pluie qui ont causé de graves dommages. Des gargouilles serviront de trop-plein en cas de fortes pluies d'orage.

Lors de la dépose de la charpente, il a été constaté la présence d'arcs bouchés dans les parties hautes des murs au niveau du chœur. On peut penser à l'amorce d'un transept dont la construction aurait été abandonnée. M. Algrin y voit plutôt les traces de deux tours qui devaient encadrer le chœur mais elles n'ont pas été construites. Il en existe des exemples plus anciens (Morienvall, Verdun,...) ou plus récents (Pont-à-Mousson). Aucun document d'archives ne vient confirmer cette hypothèse.

Les restaurations devront se poursuivre par le clocher, la façade et les parements de l'ensemble de l'édifice car la pierre calcaire utilisée est en très mauvais état. L'intérieur demande également d'importantes restaurations : la tribune (XVI^e siècle), le décor du chœur (XVII^e siècle), les voûtes... Les abords (ancien *petit cimetière*) demandent également un réaménagement. Il y a plusieurs années de travaux devant nous.

3 JUIN : *L'apport de l'archéologie à la redécouverte de monuments disparus* par Léon Pressouyre.

M. Léon Pressouyre a été professeur d'histoire de l'art et d'archéologie médiévale à l'université de Paris I, université dont il est aujourd'hui professeur honoraire. L'enseignement n'est pas sa seule activité : il a été conseiller spécial du directeur de l'UNESCO et à ce titre il a participé à la reconstruction du pont de Mostar dans l'ancienne Yougoslavie. Il a également été président d'une section du CTHS, institution qui remonte au milieu du XIX^e siècle et qui est l'éditeur des ministères de l'Education nationale et de la Recherche.

M. Pressouyre a consacré plusieurs publications à la Champagne, à Châlons-sur-Marne en particulier. Dans les années 1970, il a été l'artisan et l'acteur de la redécouverte d'un monument exceptionnel : le cloître « disparu » de l'église Notre-Dame-en-Vaux de cette ville. Dans son exposé, le conférencier montre comment cette redécouverte a été possible grâce à la réunion de plusieurs disciplines : l'histoire, l'histoire de l'art et surtout l'archéologie. Un cloître roman à la statuaire exceptionnelle était connu par des documents d'archives. Quelques découvertes fortuites semblaient indiquer que les « morceaux » de ce cloître – démolé au XVIII^e siècle – avaient été réutilisés dans des constructions autour de l'église. L'archéologie a permis de retrouver une part importante de ces restes et de les présenter dans un musée spécialement aménagé à proximité de l'église. Le cas de la redécouverte d'un monument grâce à l'archéologie n'est pas unique. M. Pressouyre donne quelques autres exemples.

7 OCTOBRE : *Il y a 70 ans, le Front populaire* par Jacques Girault.

M. Jacques Girault est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris XIII. Il est spécialiste du mouvement ouvrier et syndical.

Le Front populaire se produit dans un contexte international marqué par la montée en Europe des régimes autoritaires sur fond d'une grave crise mondiale, économique et sociale. La France connaît les effets retardés de cette crise avec un chômage beaucoup moins fort qu'en Allemagne ou aux Etats-Unis, une remise en cause du régime républicain et des réponses inadaptées du pouvoir politique. Le mouvement ouvrier divisé vit une expérience tragique avec l'arrivée d'Hitler. Sur les plans international et national, en deux ans, une inversion stratégique se produit. A la division et à la lutte succède la démarche d'union. Cette inversion, sensible surtout chez les communistes, correspond à un bouillonnement culturel que l'aspiration unitaire dynamise à partir de février 1934. En l'espace de deux ans,

le rapprochement marqué par des manifestations contre la menace fasciste, des initiatives politiques (Front populaire proposé par les communistes en juin 1934 avec élargissement aux radicaux-socialistes), la réunification syndicale conduisent à la victoire électorale.

L'intervention des travailleurs sous la forme de grèves inédites donne un ton particulier à la période où s'affirment des revendications ouvrières. Le gouvernement dirigé par Léon Blum, après les accords Matignon, fait voter des lois sociales qui marquent l'entrée dans un monde nouveau, avec le possible temps libre dégagé par les 40 heures et les congés payés. Parmi les autres réformes, la création de l'Office national interprofessionnel du blé doit beaucoup à l'action du ministre de l'agriculture Georges Bonnet, député socialiste de l'Aisne. Mais des difficultés économiques et politiques s'accumulent. La guerre d'Espagne noircit l'horizon international. Les grèves ne cessent pas car les patrons résistent et les ouvriers agricoles dans l'Aisne, par exemple, revendiquent l'extension des droits sociaux.

Le Front populaire reste dans les mémoires un moment fort vers l'aspiration au bonheur et dans la conquête de la dignité.

4 NOVEMBRE : *Gilles de Corbeil, un médecin du XII^e siècle* par Mireille Ausec-

che.

Les médecins médiévaux connus par leurs écrits illustrent bien cette catégorie définie par Jacques Le Goff dans son ouvrage fondamental paru en 1972, *Les intellectuels au Moyen Âge*. Les traités médicaux qui nous sont parvenus sont révélateurs de l'évolution de la pensée non seulement médicale mais aussi scientifique de cette époque. Ils portent la trace des échanges et transmissions de savoir si fréquents tout particulièrement pendant la période centrale du moyen âge. Le médecin français Gilles de Corbeil, praticien et surtout auteur prolifique et original est un digne représentant de la fébrilité intellectuelle de cette « Renaissance » du XII^e siècle décrite par les spécialistes de l'histoire culturelle.

La biographie de Gilles de Corbeil est peu précise : natif de Corbeil vers 1140, il fit ses études ès Arts à Paris puis ses études de médecine à Salerne (près de Naples), ville réputée alors pour la qualité de ses maîtres, auteurs de nombreux ouvrages et fort admirés de Gilles qui en fit de chaleureux éloges. À son retour en France, il enseigna à Paris et eut peut-être l'occasion de soigner Philippe Auguste. On situe sa mort aux alentours de 1224. Son œuvre est tout entière imprégnée des théories salernitaines mais son originalité vient de son ambition pédagogique : afin d'en faciliter la mémorisation à ses élèves, ses traités sont écrits en vers. Il semble bien cependant que l'amour de la poésie ait également guidé son choix car il fait preuve d'un véritable talent littéraire et d'un raffinement qui rend parfois son latin bien obscur... Il rédigea quatre traités médicaux : trois ouvrages de sémiologie destinés à faciliter l'établissement du diagnostic à partir de l'examen des urines, du pouls, des signes et symptômes des maladies et un traité des médicaments composés. Il est également l'auteur d'un ouvrage satirique à l'encontre du clergé qu'il veut « purger » de ses maux.

Les traités nous donnent une idée des pratiques médicales mises en œuvre à cette époque. L'examen des urines est le principal instrument du diagnostic : Gilles de Corbeil décrit 20 couleurs différentes d'urine et 19 sortes de matières en suspension... Il distingue également 10 sortes de pouls qui donnent des indications sur l'état de santé de la personne examinée mais aussi sur son caractère. Depuis Hippocrate et Galien les maladies sont expliquées par le déséquilibre des humeurs qui gouvernent le corps : sang, flegme, bile jaune, bile noire. Le médecin doit rétablir l'équilibre rompu et pour cela bien comprendre la cause de la maladie afin de la soigner par une médecine « contraire » à cette cause. Les remèdes sont parfois des « simples » aux vertus multiples mais le plus souvent, le médecin doit prescrire des médicaments « composés » intégrant parfois un nombre impressionnant d'ingrédients car l'on pense alors que les vertus des différents composants s'accumulent. Le traité des médicaments de Gilles de Corbeil présente les vertus de 80 médicaments composés et donne au jeune médecin de nombreux conseils pratiques et déontologiques. Son ton est parfois caustique lorsqu'il s'attaque aux mauvais médecins, aux malversations des apothicaires, aux mœurs dissolues de la jeunesse, à l'ingratitude des malades. Les modes d'administration des médicaments sont extrêmement variés, la plupart des pratiques décrites se poursuivant encore pendant plusieurs siècles.

Le manuscrit, unique à ce jour, du *De virtutibus et laudibus compositorum medicaminum* de Gilles de Corbeil se trouvait au XVII^e siècle dans la bibliothèque de Jacques Mentel, célèbre médecin né à Château-Thierry.

2 DÉCEMBRE : *Le vitrail troyen à la fin du moyen âge et au début de la Renaissance* par Danielle Minois.

Mme Minois a soutenu une thèse sur le vitrail entre 1480 et 1560, période qui a été appelée le *beau seizième siècle troyen*. Ce travail important a été publié : un volume de 473 pages magnifiquement illustré (éditions PUPS, 2005). Mme Minois a fait un travail de dépouillement d'archives impressionnant, son attention s'est principalement portée sur l'organisation socioprofessionnelle et les conditions de travail des maîtres-verriers troyens.

La peinture sur verre occupe une place de première importance au sein de la vie artistique foisonnante qui s'épanouit en Champagne méridionale de la fin du XV^e siècle aux années 60 du siècle suivant. La production de vitraux religieux est massive. De très nombreuses églises (anciennes ou reconstruites récemment) se dotent de vitraux. Ce mouvement touche aussi bien les églises de Troyes (La Madeleine, Cathédrale...) que des églises de village, où l'on trouve de nombreuses œuvres de verriers de Troyes. Actuellement le patrimoine des vitraux anciens de l'Aube est l'un des importants de France et d'Europe. La vitrerie civile se généralise, de riches bourgeois font poser des vitraux dans leurs hôtels particuliers. Peu de ces vitraux subsistent.

Mme Minois distingue la ville de Troyes de son environnement rural. En effet son enquête a été menée surtout à partir des riches archives des paroisses troyennes, celles des paroisses rurales sont très lacunaires.

Mme Minois présente quelques exemples de l'iconographie alors appréciée. Elle note l'influence des commanditaires sur le choix des représentations. Ces donateurs se font souvent représenter sur les vitraux offerts, d'où les blasons que l'on y voit fréquemment.

La conférencière explique l'évolution des goûts et des techniques, l'utilisation des couleurs jusqu'à l'apparition de la grisaille au jaune d'argent. Elle définit ce qui a été qualifié *d'école troyenne*. Ce terme a été parfois contesté. La peinture sur verre est l'un des aspects les plus spectaculaires du brillant foyer artistique qu'a constitué la ville de Troyes et qui s'achève à la fin du XVII^e siècle.

